

la permission d'habiter Hapai. Le roi y consentit, à condition que Toubo-Toa surveillerait la conduite de son frère : bientôt ils arrivèrent tous les deux à Vavao. Dès que Feinou en fut instruit, il alla avec ses chefs et ses mataboulés dans une maison située au bout de la plate-forme. Tous avaient par-dessus leurs vêtements, comme c'est l'usage dans toutes les occasions solennelles, une petite natte qui est une marque de respect : Toubo-Toa y avait droit, quoiqu'il se présentât en suppliant; car c'était un des plus grands chefs de ces îles.

Toubo-Malohi, ses chefs et tous les hommes de sa suite avaient le costume qui dénote l'humilité, le respect et la soumission. Instruit que le roi était prêt à le recevoir, il fut, avec tout son monde, conduit par un prêtre à un édifice consacré au dieu Taliaï-Toubo : ils s'assirent devant la porte. Le prêtre s'adressa en ces termes à l'esprit divin qui était supposé habiter dans ce lieu : « Tu vois ici des hommes qui viennent de Tonga pour te demander pardon de leurs crimes; ils ont été rebelles à ces chefs qui tiennent leur pouvoir de l'autorité divine; repentans de leur conduite, ils espèrent que tu voudras bien étendre ta protection sur eux à l'avenir. » Le prêtre plaça comme offrande une racine de cava dans le toit de l'édifice, et se mettant à la tête de la troupe, marcha vers le lieu où était Feinou; les supplians le sui-

vaient un à un, la tête baissée, les mains croisées devant eux. Arrivés devant le roi, ils s'assirent, la tête courbée presque jusqu'à terre. Après un instant de silence, le prêtre assis entre eux et le roi dit à celui-ci : « Vous voyez devant vous Toubo-Malohi, ses chefs et toute sa suite; ils ont imploré le pardon de Taliaï-Toubo : ils sont maintenant humiliés devant vous, non qu'ils espèrent en votre indulgence après leur rébellion obstinée; mais ils viennent pour vous convaincre de leur regret sincère d'un crime si grand et si odieux; ils n'attendent que la mort : par conséquent que votre volonté soit faite. » Le prêtre, après une courte pause, ajouta : « Prononcez votre sentence, Feinou. » Puis se levant, il se mêla dans la foule. Au bout de quelques momens le roi dit aux supplians : « Otez les feuilles d'ifi. » C'est le signe du pardon. Ils obéirent sans néanmoins changer de posture.

Des places avaient été laissées vacantes dans le cercle parmi les chefs de Feinou et les mataboulés, et destinées à Toubo-Malohi et aux principales personnes de sa suite, chacune suivant son rang, lorsque leur pardon leur aurait été accordé. Mais pour un grand chef, dans la position où se trouvait Toubo-Malohi, se rendre à une telle invitation, pouvait passer pour un manque de respect et même de prudence; au lieu qu'un chef d'un

rang moins distingué n'avait pas à hésiter à prendre la place qui lui était offerte. Le principe de cette conduite, c'est qu'un grand chef qui a offensé le roi doit montrer le plus d'humilité possible, de crainte que son pouvoir et son autorité ne le rendent suspect de vouloir s'égalier à lui et par suite se révolter. Les chefs inférieurs au contraire n'ayant qu'une puissance bornée, n'ont pas à appréhender de faire naître les mêmes soupçons; d'ailleurs ceux-ci étant soumis aux chefs supérieurs, sont toujours regardés comme moins coupables que ceux auxquels ils sont obligés d'obéir.

Toubo-Malohi se conduisit conformément à ce principe; le mataboulé à la droite du roi l'ayant invité à haute voix à venir occuper la place qui lui était destinée, il ne fit pas semblant de l'entendre et ne bougea pas, tandis que les gens de sa suite ne firent aucune difficulté d'obéir à la sommation. Quand on servit le cava, qui fut distribué à chacun suivant son rang, Toubo-Malohi le refusa. Il resta ensuite une quinzaine de jours à Vavao, racontant à Feinou tout ce qui s'était passé à Tonga depuis un certain temps: le roi écoutait ces détails avec attention, et quand il apprenait la mort d'un vaillant guerrier, il se frappait la poitrine en exprimant ses regrets qu'un homme si brave eût péri dans une guerre inutile.

Avant le départ de Toubo-Malohi et de sa troupe, Feinou recommanda de nouveau à Toubo-Toa de les surveiller soigneusement, et s'il apprenait le moindre symptôme de conspiration, de lui en donner avis sur-le-champ, ajoutant qu'il n'en serait nullement surpris, car c'étaient tous des guerriers d'élite, et qui avaient fait leur apprentissage dans les îles Fidji.

Mais Feinou n'eut pas le temps de savoir si ses pressentimens se vérifieraient: il allait être frappé d'un coup inattendu. Sa plus jeune fille tomba malade; on ne négligea aucune prière, aucune cérémonie pour demander aux dieux le rétablissement de la santé de cet enfant: tout fut inutile. Feinou voyant que son état empirait, s'embarqua pour l'île de Hounga avec toute sa famille et Mariner: il avait sa fille dans sa pirogue. Cette île renferme plusieurs édifices consacrés à Toubo-Totaï, dieu tutélaire de Feinou; elle appartient à Toubo-Tea, prêtre que ce dieu inspire souvent. L'enfant fut porté dans un des temples, et l'on recommença les offrandes et les sacrifices.

Occupant le haut du cercle que l'on formait chaque jour pour prendre le cava, et appelant sur lui l'inspiration de la divinité, Toubo-Tea paraissait extrêmement affecté et versait des torrens de larmes. Il répondait à peine aux questions

qu'on lui adressait ; il se bornait à dire , comme organe du dieu : « Pourquoi vous fatiguer à me supplier ? Si la guérison de cette jeune fille dépendait de moi seul , je vous l'accorderais ; tout se fait par la volonté des dieux de Bolotou. » Chaque jour il allait voir la malade , s'asseyait près d'elle , lui prenait la main et pleurait.

De leur côté les mataboulés venaient souvent chez lui , et lui préparant le cava , le consultaient en particulier. Un jour que Feinou était absent , le prêtre leur dit que s'ils connaissaient la cause de la maladie de l'enfant , ils ne viendraient pas l'invoquer ainsi ; et ajouta en termes assez vagues que c'était pour le bien général. Feinou , en ayant été informé , lui demanda le lendemain ce qu'il avait voulu dire par le bien général , suppliant le dieu de faire tomber sa vengeance sur sa tête , s'il était courroucé contre lui , mais d'épargner sa fille. Le dieu ne répondit rien : le prêtre n'étant pas inspiré , se retira.

Feinou de retour chez lui , se sentit indisposé ; le chagrin de la maladie de sa fille , son orgueil blessé , l'agitation extrême qu'il éprouvait , avaient sans doute contribué au malaise dont il souffrait. Il se coucha sur sa natte ; son mal fit des progrès rapides : il dit qu'il avait un secret pressentiment de sa mort prochaine. Ses femmes coururent aus-

sitôt avertir ses chefs et ses mataboulés ; ils s'empressèrent de se rendre chez lui : il ne pouvait pas parler. En les voyant , il essaya de leur adresser la parole ; mais il ne put proférer que des sons inarticulés. Cependant la violence de ses mouvemens intérieurs s'étant un peu calmée par les larmes abondantes qu'il répandit , il reconnut que les dieux étaient justes ; mais il regretta amèrement d'être réduit à attendre la mort dans son lit , plutôt que de l'affronter sur le champ de bataille. Après un intervalle de silence , il ajouta d'un ton calme , mais ferme : « Je tremble en songeant à la destinée future de mon pays , car je vois clairement qu'après ma mort il sera déchiré par des troubles : j'ai eu plus d'une preuve que mes sujets m'obéissent , non par amour , mais par crainte. »

Des chefs et des mataboulés allèrent consulter le prêtre et le prier d'intercéder auprès des dieux de Bolotou , pour qu'ils voulussent bien ne pas s'offenser de tout ce que Feinou disait dans le trouble que lui causait la maladie de sa fille. Le prêtre , après avoir long-temps gardé le silence , quoiqu'il eût l'air très-affecté , répondit que les dieux de Bolotou avaient depuis long-temps délibéré entre eux sur la peine que Feinou méritait pour les preuves réitérées de sa désobéissance aux préceptes de la religion , et de son mépris

pour la puissance divine ; enfin ils avaient décidé de le priver de sa fille chérie ; il ajouta que la maladie du roi n'était que temporaire.

En revenant chez Feïnou , ils le trouvèrent soulagé. Le soir il alla voir sa fille : la voyant plus souffrante qu'on ne le lui avait dit , il coucha dans la même maison qu'elle ; le lendemain il était complètement rétabli ; sa fille au contraire était très-mal. Il l'emmena le jour suivant avec tout son monde à Oufou pour consulter Alaï-Valou , dieu tutélaire de sa tante Toé-Omou. Le prêtre répondit : « Vainement vous venez m'invoquer. Toubo-Totaï nous a instruit de la volonté des dieux ; je ne puis vous rien dire de plus. »

Il y avait dans l'île. différens édifices consacrés à des divinités : Feïnou y fit porter successivement la victime supposée du courroux des dieux ; elle passa une demi-heure à peu près dans chacun. Tout ce mouvement ne fit qu'empirer son état ; elle finit par perdre la parole. Son père veilla la nuit auprès d'elle. Le lendemain il mit à la voile avec elle pour Macavé , canton de Vavao. A peu près à mi-chemin la pauvre fille expira. Aussitôt les femmes de sa suite commencèrent à se frapper la poitrine avec violence , remplirent l'air de leurs cris lamentables , enfin donnèrent toutes les marques possibles de désespoir : l'affliction de Feïnou ne

se manifesta que par un morne silence et des larmes.

En débarquant , le corps fut porté sur la plateforme de Neaso dans une maison où le roi , ses femmes , ses chefs , ses mataboulés et toute sa suite l'accompagnèrent , couverts de nattes en signe de deuil. Le corps placé sur une très-belle natte fut lavé d'abord avec un mélange d'eau et d'huile , puis frotté d'huile de sandal , et enveloppé dans quinze aunes de superbe mousseline des Indes brodée ; on le mit ensuite dans un grand coffre de bois de cèdre , et on le couvrit de guirlandes de fleurs. Feïnou avait défendu tout signe extérieur de deuil ; le dix-neuvième jour le cadavre fut retiré du cercueil pour être placé dans un modèle de pirogue très-bien poli. Le lendemain il fut ainsi transporté sans aucune pompe dans la sépulture des Feïnous : on ne le déposa pas dans le caveau : le roi voulut qu'il restât sur la tombe , afin de pouvoir le voir quand il voudrait et l'emporter avec lui dans ses voyages. Il ne put pas jouir de cette triste consolation.

Le reste de la cérémonie , à laquelle tout le peuple assistait , ressembla plus à une fête de réjouissance qu'à des obsèques : ainsi le voulait Feïnou. Les distributions de cava furent suivies de luttres entre les hommes , et de simulacres de combat entre les femmes , puis entre les hommes.

Ce fut le dernier acte public de la puissance de

Feinou. Épuisé de fatigue, il se jeta sur une natte en rentrant chez lui; bientôt il se trouva très-mal: il avait la respiration gênée et les lèvres violettes; il se retournait sans cesse; sa mâchoire inférieure était agitée de mouvemens convulsifs; il poussait des gémissemens affreux. Il essaya plusieurs fois de parler; ce fut inutile. Il ne put, après bien des efforts, prononcer que le mot *pays*, comme s'il eût voulu témoigner ses inquiétudes sur ce qu'il deviendrait après sa mort. Ses femmes versaient des torrens de larmes; les hommes réfléchissaient aux troubles qui allaient éclater: la consternation était générale. On étrangla un enfant dont on présenta le corps à plusieurs dieux pour apaiser leur colère. Cette barbarie qui devait plutôt les irriter, ne soulagea pas le roi; il expira. On n'en transporta pas moins son corps devant plusieurs édifices consacrés à des dieux, où l'on récita des prières. Enfin on le conduisit à la maison du Toi-Tonga, où on le déposa dans la cuisine, dans la pensée que cet acte d'humilité pourrait toucher les dieux.

Enfin les amis de Feinou convaincus qu'il était bien mort le rapportèrent chez lui. Cependant les chefs et les guerriers préparaient secrètement leurs armes, s'attendant à entendre pousser le cri de guerre; de son côté le fils du roi faisait surveiller par ses émissaires tout ce qui se passait

au dehors, bien disposé, dès que le consentement du peuple aurait confirmé son autorité, à bannir dans les îles Hapāi tous les chefs qui auraient tenu une conduite suspecte.

Le lendemain le peuple s'étant assemblé devant la maison de Feinou, le prince et son oncle Feinou-Fidji, sur l'appui duquel il pouvait compter, firent préparer du cava et l'offrirent au prêtre de Toubou-Totaï. Le dieu déclara par son organe que le prince n'avait à craindre aucune rébellion, parce que personne n'oserait se révolter contre un chef que protégeaient tous les dieux de Bolotou. Il lui recommanda ensuite de réfléchir aux circonstances du trépas de son père qui était mort, parce qu'il avait manqué de respect pour les dieux.

Tandis que le prince réfléchissait sur cet oracle, une femme pour laquelle toute la famille royale avait beaucoup de considération, parce qu'elle avait révélé des conspirations, lui dit que le roi, quelques instans avant d'être attaqué de sa dernière maladie, avait envoyé chercher secrètement une corde dans le magasin dont elle avait la surveillance; elle nomma les deux messagers; ils étaient présens: interrogés sur l'usage que le roi voulait faire de cette corde, je rappelai à l'un d'eux que le dessein de Feinou était de faire étrangler Toubou-Tea pour se venger de ce qu'il n'avait pas obtenu du dieu Toubou-Totaï la guérison de

sa fille. Ce fait fut confirmé par différentes personnes auxquelles le roi avait communiqué son dessein, et surtout par des guerriers qui avaient reçu l'ordre de faire périr Toubo-Tea. Chacun frémit en apprenant ce nouveau trait d'impiété, et l'on ne fut plus surpris de ce que les dieux avaient frappé un homme qui nourrissait des projets si sacrilèges.

Le corps de Feïnou fut porté dans un caveau, où l'on déposa aussi le corps de sa fille. On pratiqua dans cette occasion les mêmes cérémonies extravagantes et barbares qui ont été décrites dans la relation de J. Wilson. Les obsèques durèrent dix jours.

Le lendemain de l'enterrement, les principaux chefs et les mataboulés prièrent le prince de faire connaître à Vouna, et à d'autres chefs qui avaient manifesté des intentions hostiles contre lui, le désir qu'ils avaient de les voir partir pour les îles Hapai. Vouna reçut cette communication sans marquer le moindre mécontentement, avouant qu'il ne devait pas rester à Vavao si son séjour y pouvait exciter du trouble. Le prince s'excusa de sa démarche en disant qu'il n'avait fait que céder au désir du peuple, et lui témoigna avec beaucoup de chaleur qu'il aurait été charmé de conserver près de lui un chef qui avait été si longtemps son ami et son compagnon.

Le jour suivant, dans une assemblée générale des chefs et des mataboulés, après que le cava eut été préparé, l'on servit les deux premières coupes : l'usage veut que la troisième soit présentée au chef qui préside. Tous les yeux étaient tournés vers le prince. « Portez-la à Feïnou », s'écria le mataboulé assis près de lui. Le désigner par ce nom était le déclarer roi et le reconnaître en cette qualité, le roi seul ayant la prérogative de porter son nom de famille sans y joindre un surnom. Feïnou reçut le cava sans montrer ni joie ni surprise du nom qu'on lui donnait pour la première fois. C'était une circonstance très-importante, car s'il eût fait paraître quelque sentiment d'orgueil pour cet honneur, on l'eût regardé comme un homme d'un esprit faible et peu en état d'être chef suprême; car dans leur opinion, et elle est juste, un roi doit s'élever au-dessus de toutes les petites passions qui agitent le cœur du commun des hommes.

Dès qu'on eut pris le cava, Feïnou prononça un discours dans lequel il engagea les hommes mécontents de l'ordre de choses actuel à quitter Vavao. Il exprima son chagrin des guerres qui avaient désolé cette île, recommanda la paix et l'union, promit de défendre le pays si les ennemis venaient l'attaquer, et de se conduire d'après les conseils des hommes sages. On servit ensuite dans sa maison un grand repas, et Feïnou parla de

l'avantage que chacun trouverait à cultiver la terre, et annonça qu'il donnerait l'exemple.

« Le nouveau roi, dit Marinier, était un homme d'un esprit supérieur : bien loin d'écouter comme son père la voix d'une ambition démesurée, il ne cherchait qu'à faire le bonheur de son peuple, et non à étendre son pouvoir. Il admirait les arts de l'Europe : c'était un vrai philosophe au milieu d'un peuple sauvage.

Le meilleur moyen de n'être pas inquiété par ses ennemis est de leur montrer qu'on ne les craint pas. Feïnou suivit donc les avis de son oncle, qui lui conseillait de reconstruire le fort que son père avait fait abattre : il fut bientôt terminé. Sur ces entrefaites le roi averti de conspirations qui se tramaient se tint sur ses gardes. Pour éviter que les mécontents de l'intérieur ne fussent aidés par les ennemis extérieurs, il avait défendu toute communication entre Vavao et les îles Hapaï, parce qu'il connaissait l'esprit remuant de Toubotoa. Cependant une pirogue montée par Tonga-Monga vint de la part de celui-ci pour demander de quelle manière il pourrait envoyer le tribut annuel dû au Toï-Tonga. Le roi respecta le motif ; d'ailleurs Tonga-Monga et ceux qui l'accompagnaient arrivaient vêtus du costume de soumission. Ils dirent à Feïnou que Toubotoa désirait

aussi obtenir la permission de rendre ses derniers respects à la mémoire du roi défunt, en remplissant sur sa tombe les cérémonies ordinaires. Feïnou, après en avoir conféré avec ses chefs et les mataboulés, répondit que Toubotoa pouvait envoyer le tribut dû au Toï-Tonga, pourvu qu'il fût apporté sur une seule pirogue ; quant à l'autre demande de ce chef, elle fut renvoyée à un examen ultérieur. Cette décision fut prise soit par des motifs religieux, soit dans le dessein de montrer aux habitans de Hapaï qu'on ne les craignait pas, mais peut-être et surtout pour faire voir à Toubotoa qu'on était en état de résister à toute agression étrangère.

Dès que l'envoyé de Toubotoa fut de retour auprès de lui, celui-ci donna ordre dans toutes les îles Hapaï de rassembler le tribut, et de l'embarquer dans la pirogue de Tonga-Monga. Les habitans de Tofoua, île qui appartenait au Toï-Tonga, empressés d'envoyer leur tribut particulier, en chargèrent une seconde, ne croyant pas enfreindre l'ordre de Feïnou, qui portait de n'admettre que celle de Tonga-Monga : ils se trompaient. Dès que les insulaires de Vavao eurent aperçu deux pirogues s'avancer vers leurs rivages, au lieu d'une seule qu'ils attendaient, mécontents de cette empiétement sur leurs droits, ils s'écrièrent que les habitans de Hapaï méditaient

une trahison , et que sous le prétexte de la religion ils venaient comme espions. Ils s'adressèrent ensuite à Feinou pour qu'il réprimât cette audace , et fit ordonner à une des deux pirogues de s'éloigner avant de permettre à l'autre de débarquer.

Cependant lorsque le roi eut appris que le second canot apportait le tribut de Tofoua au Toï-Tonga, comme c'eût été un sacrilège que de renvoyer une partie des présens destinés à ce prêtre, il permit de les débarquer , et ensuite fit renvoyer la pirogue qui n'était montée que par des guerriers d'élite. Réfléchissant alors à la facilité qu'auraient les habitans de Vavao de s'embarquer sur cette pirogue s'ils le voulaient, il prit le sage parti d'éviter cet inconvénient en paraissant désirer ce qu'il ne pouvait éviter : il fit donc publier dans toute l'île que quiconque avait le dessein d'aller habiter Hapaï pouvait profiter de la pirogue du Toï-Tonga, mais qu'il ne serait plus permis de rentrer à Vavao : personne ne profita de cette faculté.

Tonga-Monga obtint cette fois la permission d'amener Toubou-Toa et tous les chefs dont il voudrait se faire accompagner, quand même ils devraient remplir plus d'une pirogue, à condition qu'ils ne s'arrêteraient qu'un jour à Vavao. Feinou dès ce moment fit tenir au large plu-

sieurs petites pirogues pour guetter l'arrivée de Toubou-Toa ; dès qu'il en fut informé, il en envoya plusieurs grandes à sa rencontre ; elles le prirent à bord : celles de ce chef restèrent dans les petites îles voisines. Toubou-Toa suivi de soixante guerriers vêtus de deuil et désarmés allèrent accomplir leurs devoirs religieux au tombeau de Feinou ; tous exprimèrent à haute voix leurs sentimens de respect pour sa mémoire , et d'attachement à la personne de son fils.

Dans la soirée le roi, son oncle et Toubou-Toa eurent une entrevue : ce dernier manifesta le désir de rester tributaire de Vavao. Le roi déclina cette offre , d'abord parce que son île produisait abondamment tout ce qui lui était nécessaire , ensuite et surtout parce que son peuple regardant ce tribut comme un lien d'alliance et d'amitié, il ne le recevrait pas avec plaisir de la part du meurtrier de Toubou-Nioula, leur chef bien-aimé ; quant au tribut dû au Toï-Tonga, on ne pouvait se dispenser de l'admettre, parce qu'autrement ce serait offenser les dieux. Toubou-Toa convint que Feinou avait raison, quoique son orgueil souffrit de la nécessité de céder aux desirs d'un chef si jeune et si inexpérimenté ; il lui rendit les honneurs dus à un chef suprême, et partit le soir après avoir beaucoup admiré la construction du fort. Feinou avait trois canons,



six barils de poudre, et ne manquait ni de mitraille, ni de boulets; il était donc bien supérieur à Toubo-Toa qui n'avait que deux canons, et seulement le reste d'un baril de poudre: aussi celui-ci ne fut-il nullement tenté de l'inquiéter, et alla exercer son humeur belliqueuse contre Tonga.

Quelque temps après le roi fut à même de couper absolument toute communication entre son île et Hapai. Les orages sont regardés dans toute l'étendue de cet archipel comme le présage d'un grand événement. Un ouragan ayant répandu la consternation à Vavao, elle fut considérablement augmentée par les rêves de plusieurs femmes, et l'on s'attendait à voir fondre quelque grande calamité sur l'île, parce que le peuple avait probablement négligé un devoir important; d'un autre côté Feinou faisait surveiller la mer avec soin.

Mais peu de jours après le Toï-Tonga maigrissait, quoiqu'il n'eût pas l'air souffrant; bientôt il se plaignit de faiblesses et perdit l'appétit; enfin il tomba sérieusement malade. Alors ses parens eurent recours à toutes les pratiques superstitieuses et atroces usitées en pareille occasion; il ne se passait pas de jour qu'on ne coupât un doigt à un enfant de sa famille pour apaiser les dieux. Ces sacrifices ne produisant aucune amélioration dans l'état du Toï-Tonga, l'on étrangla quatre en-

fans à des époques différentes; on adressa des prières à toutes les divinités; on consulta les prêtres: tout fut inutile. Pour dernière ressource on le transporta dans la cuisine; vains efforts: il mourut au bout de six semaines.

« Environ un mois après, dit Mariner, Feinou qui ne s'était pas brisé la tête sur le tombeau de son père le jour de ses obsèques, parce que cela aurait passé dans une occasion solennelle pour une affectation de sensibilité et un acte d'ostentation, résolut de remplir ce devoir en particulier, accompagné seulement de quelques guerriers auxquels il notifia son intention. En conséquence il était un matin occupé à faire ses préparatifs à cet effet, lorsqu'il survint un incident auquel personne n'aurait fait attention en Europe, mais qui dans l'opinion de ce peuple pouvait amener les conséquences les plus fâcheuses. Par hazard j'éternuai en entrant dans la maison: à l'instant chacun jette sa massue par terre; car personne n'aurait osé se mettre en marche pour une cérémonie si importante après un présage si fâcheux. Le feu de la colère brilla dans les yeux du roi, et les fixant sur moi, il me demanda ce que je venais faire. « Votre père ne m'aurait pas adressé une pareille question, lui répondis-je; et je suis surpris que vous lui ressembliez assez peu pour croire à des idées si superstitieuses et si absurdes. » Il y